

GILLES ARCHAMBAULT

COURIR À SA PERTE

roman



Écran de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

COURIR À SA PERTE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

ROMANS

À voix basse

Les Choses d'un jour

La Fuite immobile

Les Maladresses du cœur

Parlons de moi

Le Tendre Matin

Un homme plein d'enfance

NOUVELLES

Enfances lointaines

L'Obsédante Obèse et autres agressions

Tu ne me dis jamais que je suis belle

RÉCIT

Un après-midi de septembre

CHRONIQUES

Chroniques matinales

Dernières Chroniques matinales

Nouvelles Chroniques matinales

Les Plaisirs de la mélancolie

Le Regard oblique

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Fleur aux dents, roman

Les Pins parasols, roman

Stupeurs, proses

Le Tricycle suivi de *Bud Cole Blues*, textes dramatiques

Une suprême discrétion, roman

La Vie à trois, roman

Le Voyageur distrait, roman

Gilles Archambault

COURIR À SA PERTE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada
ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC
pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme
de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec.

© 2000 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 3^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimédia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Archambault, Gilles, 1933-

Courir à sa perte

ISBN 2-7646-0051-8

I. Titre.

PS8501.R35C68	2000	C843 ⁷ .54	COO-941100-3
PS9501.R35C68	2000		
PQ3919.2.A72C68	2000		

PREMIÈRE PARTIE

*J'aime les passions longues et qui traversent
patiemment et en droite ligne tous les cou-
rants de la vie, comme de bons nageurs, sans
dévier.*

GUSTAVE FLAUBERT, *Lettre à Louise Colet*
21 mai 1853

I

J'ai eu soixante-cinq ans hier. Véronique et Yann se sont occupés du champagne. Je ne leur ai pas dit que j'aurais préféré un brouilly ou un juliéna. L'important n'était-il pas qu'on m'ait préparé une petite fête? Minuscule à vrai dire, de celles que je tolère. Un gâteau Opéra de la qualité de ceux que l'on offre chez *L'Oncle Jules* avec un coulis de framboise. Quatre dollars à la carte, un peu moins si on a choisi le menu à prix fixe.

Je sais de quoi je parle, je suis entré chez *L'Oncle Jules* il y a un peu plus de trente ans. Les affaires n'étaient pas tellement florissantes alors, mais Jules Lorient avait du flair. L'oncle, c'était lui. On l'appelait le père Lorient, à cause de Balzac. Il a vite compris que sa place n'était pas aux fourneaux et il s'est adjoint un cuistot de talent. Pas un chef, il n'en avait pas les moyens, mais un cuisinier. Ce qu'on a pu bosser dans son boui-boui! Le père Lorient ne refusait

jamais un client, heure tardive ou non. Quand Alfred est parti, Jules s'est souvenu qu'il avait à Lyon un cousin spécialiste de l'andouillette. Comment peut-on être spécialiste de l'andouillette, je ne l'ai jamais su. Il n'empêche que l'ancien serveur dans un bouchon est devenu chef le temps de le dire. Après l'arrivée de Robert, *L'Oncle Jules* est devenu un restaurant fréquenté.

Avec le résultat qu'à mon âge, je vais encore prêter main-forte au restaurant. Il y a belle lurette que le père Lorient joue à la belote quelque part dans le sud de la France. Aux dernières nouvelles, il était à Bandol. Il n'arrive pas à se fixer. Comme s'il nous regrettait un peu. Je ne l'envie pas. Je n'aime pas jouer aux cartes et la mer m'ennuie. Non que les clients ne me cassent pas les pieds parfois, mais, comme disait le père Lorient, « le pli est pris, on s'attache ». Tellement pris que je m'imagine parfois m'écroulant au milieu de la salle un plateau à la main. Ce serait ma mort à moi. Une mort qui ressemblerait à celle d'un comédien pour qui les planches auraient depuis longtemps remplacé la vie.

J'ai l'habitude de servir les clients de notre boîte devenue depuis peu « rendez-vous gastronomique ». Je suis même servile à l'occasion, volontiers suave, trouvant amusantes des remarques qui ne le sont en rien, m'excusant de maladresses que je n'ai pas commises.

Je m'égare. À soixante-cinq ans, on s'égare toujours un peu. Même si comme moi on refuse de vieillir. Correction : je sais que je suis atrocement vieux, que j'ai parfois l'air d'un débris, mais je n'accepte pas d'en donner le spectacle. L'autre jour, Yann m'a fait remarquer que j'étais parfois un peu fébrile. Mon pauvre Yann, tu ne voudrais tout

de même pas que je songe à la mort du matin jusqu'au soir? Tu as vingt-deux ans, je ne l'oublie jamais. Elle est toute proche, la mort, mais je ne veux pas m'y arrêter. Est-ce clair? Parce que ça ne sert à rien. La sagesse des aînés, cette clairvoyance qu'on leur suppose, c'est une foutaise de plus à ajouter au palmarès de la bêtise. Sage, moi? Résigné un tout petit peu, parfois.

Autrement, aurais-je offert à Yann de s'installer dans mon appartement? Sa petite amie l'a suivi. Il était plongeur au restaurant, elle était étudiante. Elle a abandonné ses études en sociologie, il est retourné à l'université. J'ai ainsi perdu un peu de ma tranquillité, mais quelle importance? Quand ils se chamaillent ou qu'ils boudent, je me remets à tourner en rond comme avant. L'occasion pour moi de me remémorer des moments de ma vie passée. Manque de pot, ce sont souvent les mauvais souvenirs qui ressurgissent.

Je les chasse aussitôt. J'ai mis des années à perdre cette tendance au malheur dans laquelle je me suis longtemps complu. Est-ce ma faute si je ne me suis jamais remis de la mort de Mylène? On a tous au fond de soi des morts qui s'attachent à notre vie, certaines comptent plus que d'autres. Mylène, par exemple. Son absence m'a longtemps paru insupportable. Je vois régulièrement Lucienne, sa sœur. Une amie, une vraie, la seule femme avec qui je me sente à l'aise. Dessinatrice de mode de profession, elle vit de quelques piges. Elle n'a qu'un seul tort, ne pas supporter Yann.

Lucienne croit que je serais moins serein si j'étais amoureux. Enfin, amoureux comme on peut l'être à mon âge. Elle me connaît, elle sait qu'on peut facilement me

torturer. Avec Mylène, à ce chapitre, c'était l'enfer. Elle jouait à me rendre jaloux. Pour ça, j'étais doué. Des semaines à me fatiguer les méninges, à me poser des questions, inlassablement. Pourtant, c'est dans cette tourmente que j'ai découvert ce qui ressemble à du bonheur. Quinze ans de moments exaltants.

L'exaltation, connais plus. Une bonne chose, estime Lucienne. « Te vois-tu courir les rues à la recherche d'une femme? Tu t'essoufflerais rapidement, tu serais pitoyable. Non, vois-tu, cette période de notre vie est terminée. Il faut l'accepter. Finis les attermolements, finies les angoisses parce qu'une femme ou un homme nous a négligés. Nous sommes passés à autre chose. À quoi? À rien, souvent, mais au moins avons-nous repris la gouverne de notre vie. Notre bonheur ne dépend plus que de nous. »

Lucienne vient d'avoir cinquante-sept ans. Quand elle me tient des propos de ce genre, j'opine du bonnet. Même s'il me semble que ce n'est pas une raison d'attendre la mort les bras croisés. Je préfère m'activer. Comme je peux. Le restaurant, par exemple. Officiellement, j'ai remis mon tablier. Dès que l'on me propose de faire un remplacement, j'accours. Je suis un peu moins alerte mais je ne fais jamais d'erreurs en prenant les commandes. Quand arrivent les coups de feu, je suis moins nerveux que les autres. L'habitude.

Lucienne tente de me convaincre de voyager. Elle irait volontiers en Provence. J'hésite. J'irais bien saluer le père Lorient, mais quelque chose me retient. Je craindrais d'être déçu. Jules m'écrit parfois, mais que trouverais-je à lui dire? Jadis, j'aurais souhaité voyager, aller en Europe et en Afrique du Nord, mais je ne voulais pas abandonner

Mylène. Il y avait aussi le travail, le manque de ressources. Pourquoi partir si loin ? Le goût m'en est passé.

Yann ne comprend pas que nous ne vivions pas ensemble. Lucienne, pense-t-il, me ferait une compagne idéale. Je réplique toujours que je n'en suis pas si sûr et que de toute manière si je l'écoutais il devrait habiter ailleurs. Il n'insiste plus.

Lucienne ne voudrait pas de moi. Elle me l'a souvent dit à la blague. L'été dernier, nous sommes allés à Cape Cod. Dans l'auberge où nous sommes descendus, nous n'avons pu obtenir de chambre à deux lits. Elle a fini par se blottir contre moi. Le faisait-elle exprès ou son geste était-il involontaire ? Je ne sais pas. Je sais toutefois que j'en étais ravi. L'espace d'un instant, je me suis imaginé que c'était Mylène qui se lovait contre moi. J'ai quand même résisté à la tentation de lui faire un câlin. Je suis un homme de principes. Lucienne est une amie, il faut nous en tenir là.

Depuis combien d'années ne me suis-je pas déshabillé devant une femme ? Ce qui m'aurait paru impossible à quarante ans m'est devenu habitude. Me montrer nu à Lucienne était impensable. Mon corps me gêne. Je ne lui demande que de me supporter quelque temps encore.

L'important est de bouger. Il sera toujours temps de se réfugier dans une maison de retraite. C'est du moins l'avis de Lucienne. Elle s'y connaît. Tous les mercredis après-midi, elle se rend à *L'Aire du Repos*. Elle y anime des groupes, fait de la lecture à haute voix pour des pensionnaires malvoyants.

Elle voudrait bien que je me joigne à elle, mais j'en suis incapable. Je m'occupe autrement. Les jours où je n'ai pas à me rendre chez *L'Oncle Jules*, je lis. À peu près tout ce qui

me tombe sous la main. Véro est ma principale pourvoyeuse. Elle s'approvisionne dans une librairie de livres d'occasion du quartier. La semaine dernière, elle a rapporté *Madame Bovary*, *Trente arpents* et le lot habituel de romans policiers. Comme de bien entendu, j'ai tenu à payer. Elle a protesté pour la forme, mais je sais bien qu'elle n'a pas le sou. Elle se cherche du travail. Sans trop d'acharnement, j'en ai bien peur. Nous parlons beaucoup, elle et moi. Elle lit à une vitesse étonnante, retient tout. Quand je me suis plongé dans Flaubert, j'ai retrouvé certains souvenirs. J'ai beaucoup lu à l'adolescence. Je ne savais pas encore que je deviendrais garçon de restaurant. L'avenir ne m'intéressait pas tellement.

Il arrive que les volumes soient passablement écornés, jaunis, remplis de notes en marge ou de passages soulignés au crayon gras. Je ne manque jamais de tenter de déchiffrer les commentaires des lecteurs qui m'ont précédé. Je les lis à haute voix à Véro qui très souvent les juge idiots. Je ne dis rien même s'ils me semblent parfois plutôt pertinents. C'est elle qui a raison, pas le vieux fou qui essaie de renouer avec la culture.

Ce qui m'embête le plus dans le fait de vieillir, c'est que les gens s'imaginent que votre expérience peut servir à quelque chose. Yann croit que j'ai la clé de la plupart de ses problèmes. Or, je n'ai jamais eu de clé. Je ne sais rien. Si, de petites choses. Je sais, par exemple, que si le restaurant affiche complet pour un premier service, ça ne signifie pas nécessairement que pour le second nous serons débordés. Je n'ignore pas non plus que ce ne sont pas les clients qui commandent les plats les plus chers qui sont les plus généreux.

Pour les détails insignifiants, je suis une mine, Yann. En ce qui a trait à la vie, comme on dit, je suis aussi jeune que toi, j'ai tout à apprendre. Le bonheur, un mot que j'emploie toujours, je manque étrangement de vocabulaire. Je suis sans doute trop paresseux pour chercher à le remplacer par un autre mot.

Il y a des gens qui ont le don d'être heureux. J'en ai connu quelques-uns. Le père Lorient, par exemple. Ou même Lucienne. D'autres sont des empotés à ce chapitre. Moi. Du temps où Mylène était ma seule justification, j'étais triste la plupart du temps. Je l'ai aimée autant qu'un homme peut aimer une femme. Il arrivait que mon attente ne soit pas vaine, mais combien de déceptions, de déconvenues ! Le bonheur dans tout ça ? Quelques éclairs, de courte durée, mais foudroyants. Le véritable bonheur aurait consisté à ne plus rien désirer. Attendre sans espoir que tout s'éteigne. Un jour, Mylène est morte. Mon deuil ne s'achèvera jamais. Yann, quand tu me parles, tu t'adresses à un fantôme. « Devant la mort : accélérer, accélérer », voilà une phrase que j'ai trouvée dans un livre que Véro m'a prêté. Je ne sais rien de son auteur. Dans les salles des restaurants, on ne parle pas tellement de littérature. Le père Lorient lisait un peu, il y a bien certains clients, mais on s'intéresse bien plus au sport. Cette phrase me va comme un gant. Il faut accélérer même si ça ne sert à rien. On a au moins l'impression d'être occupé.

Les enfants sont au cinéma ce soir. Je parle souvent d'eux comme le ferait un père de famille. C'est plus fort que moi. Ils vont voir un polar américain par semaine, toujours le vendredi soir. Je prends mon rôle de tuteur tellement au sérieux que si je ne me retenais pas je leur

demanderais de ne pas rentrer trop tard. Je ne dors pas tant qu'ils ne se sont pas mis au lit.

Je ne sors plus. Le restaurant, parfois, pour faire plaisir à Lucienne. C'est elle qui choisit. Impossible de me contenter. Comment puis-je trouver amusant de m'asseoir à une table, moi qui ai l'habitude de bouger? Je ne peux m'empêcher de me demander comment les choses se passent à la cuisine. La mise en place s'est-elle bien déroulée? Le chef est-il de bon poil? Le garçon lui a-t-il dit des choses désobligeantes sur notre compte? Avec Lucienne qui n'a pas sa langue dans sa poche, tout peut arriver. Elle râle si le serveur est discourtois ou trop lent. Les clients de la 5, c'est nous, ce soir. Le grand escogriffe au nœud papillon crasseux a-t-il jugé que nous étions des minables? Moi surtout, avec ma veste élimée aux coudes. Je l'ai passée par distraction. L'autre, superbe selon Lucienne, je la réserve pour les grandes occasions. Lesquelles? Je ne sais pas. Véro et Yann jurent qu'ils ne se marieront jamais. Alors pourquoi ne pas porter cette veste en cachemire qui me donne, d'après Lucienne, un air de producteur de film à gros budget? Tout simplement parce que je n'aime pas attirer l'attention.

Quand je suis seul à l'appartement, j'arrive mal à lire. Comme si, Véro étant absente, cette occupation devenait factice. S'ils savaient, tous les deux, le plaisir que j'ai à les voir évoluer. Lucienne a raison, par bien des côtés ils sont les petits que je n'ai pas eus. Ils se moquent régulièrement de mes lubies, raillent mes bizarreries, j'aime qu'ils le fassent. Nous rions souvent de bon cœur. Je me demande parfois si je ne préfère pas Véro à Yann, mais je n'insiste jamais. Il faut les accepter en couple. Véro est plutôt jolie,

un corps souple, des yeux vifs, une intelligence remarquable. À côté d'elle, Yann paraît souvent lourdaud. Quand elle se fâche, son teint s'empourpre. Mylène aussi prenait la mouche aisément. Quand Véro m'accompagne pour une course, je m'imagine parfois pour un court instant être en présence de Mylène. La sensualité en moins. Encore que cela tienne peut-être à ce que je ne la regarde pas avec les mêmes yeux. J'ai désiré Mylène comme je n'ai désiré aucune autre femme.

Il n'y a pas à dire, mon métier a déteint sur moi. Le père Lorient insistait pour que nous n'ayons pas d'histoires avec les clientes. On ne l'écoutait pas toujours. Même moi, j'ai dérogé à la règle à quelques reprises. C'est au restaurant que j'ai vu Mylène pour la première fois. Elle était avec son mari. Il prétendait que Molière avait écrit *Les Fausses Confidences*. Mylène l'avait rappelé à l'ordre un peu sèchement, il s'était fâché. Qu'est-ce qui m'avait pris de donner mon avis, moi dont la conduite était toujours irréprochable? Cet écart devait changer ma vie. Le lendemain soir, Mylène revenait au restaurant avec une amie.

Je ne désire pas Véro. De quoi aurais-je l'air si je m'avisais de faire la cour à une petite qui vient tout juste d'avoir vingt-deux ans? Quand elle boit son verre de lait à la cuisine, on lui en donnerait à peine quinze. Rentre-t-elle de son jogging dans les allées du parc Lafontaine, elle a l'air plus jeune encore.

Je ne fais pas de jogging, plus sagement je me promène en compagnie de Lucienne. Nous sommes alors de longs moments sans parler. Pourvu que nous bougions. J'ai l'immobilité en horreur. Pas de surplace pour moi. Pourtant j'ai été fidèle à *L'Oncle Jules* comme il n'est pas permis.

La restauration, j'y suis venu par hasard. Un jour où je venais de donner ma démission comme fonctionnaire au service des douanes, j'ai vu une affiche à la porte d'un restaurant de la rue Saint-Denis. Trop tard. Le patron a été gentil, il m'a dit qu'un ami à lui venait d'ouvrir une boîte un peu plus haut dans la même rue. Pourquoi n'irais-je pas m'informer ? Le père Lorient m'a embauché. « Si vous êtes prêt à apprendre, m'a-t-il lancé, je suis prêt à tout vous montrer. »

Me voici, tant d'années plus tard, vivant doucement, sans soucis d'argent, observant la vie comme si elle ne me concernait qu'à demi. Yann s'étonne que je n'aie pas d'ambition. Je me retiens de lui répliquer que j'ai plus d'ambition que je n'en ai jamais eu. À trente ans, je n'espérais rien. J'essaie d'extraire de la vie les dernières jouissances que j'en peux tirer. Tout un programme. Est-ce ma faute si je manque de constance ? « Non, mais tu charries », me dit Lucienne. Selon elle, je suis l'homme le plus stable qu'elle connaisse. Mylène n'aurait été qu'une erreur de parcours. « Ma sœur était un peu folle, c'est tout. Elle t'a fait souffrir, tu adorais ça. » Il n'y a pas que Lucienne qui connaisse ma liaison de quinze ans avec Mylène. Yann et Véro sont au courant. Il m'arrive, en fin de soirée, de devenir volubile. Ils me font alors comprendre doucement que je radote un peu. Je ne me fâche jamais, je ris avec eux. Ce qui ne veut pas dire que je n'aurais pas continué à parler un peu plus longtemps. Les répétitions peuvent vous rasséréner parfois, surtout quand on a l'impression de se survivre. J'aimerais que la vie se passe comme au restaurant lorsque le chef n'est pas de trop mauvaise humeur. Je dépose ma commande sur le clou, je dis : « Ça marche » ou : « La suite

de la 7. » Tout est simple. Immuable. À moins que la cuisson ne soit pas idoine ou que le client ne soit une ordure.

Depuis un mois, je songe à mon testament. Je ne laisserai rien d'important. Je souhaiterais toutefois que Lucienne et les petits aient quelque raison de se souvenir de moi. Lucienne m'a devancé. Elle est sûre de mourir avant moi. Comme si elle ne s'imaginait pas que je puisse disparaître.

Gilles Archambault

Jacques a soixante-cinq ans, bientôt soixante-dix. Il est garçon de restaurant, métier qu'il a choisi faute d'ambition mais auquel il s'accroche à présent comme au seul moyen qui lui reste d'oublier ce qui vient. Et d'oublier un peu ce qui a été, cette unique passion pour une femme maintenant disparue. Mais qu'il se trouve au milieu de ses clients et de ses collègues ou aux côtés des êtres qui l'entourent de leur jeunesse ou de leur affection, il n'oublie rien. Ni la mort qui s'approche. Ni l'amour qui s'éloigne.

Roman de l'âge inexorable et de la nostalgie, empreint d'une lucidité que seul l'attachement à l'ultime amour préserve du désespoir, voici un livre grave et tendre à la fois, écrit sur ce ton d'intimité, d'émotion retenue et d'ironie mêlée de compassion qui donne à la voix et à l'univers de Gilles Archambault leur caractère si unique, si personnel, et cependant si proche de chacun d'entre nous.

Romancier, nouvelliste et chroniqueur, Gilles Archambault est né à Montréal en 1933. Il a reçu le prix David pour l'ensemble de son œuvre et le Prix du Gouverneur général du Canada pour L'Obsédante Obèse et autres agressions. Courir à sa perte est son treizième roman.